

Transition écologique

Ci-contre et ci-dessous : vues de la North Atlantic Triennial, Reykjavik, 2022.
© Reykjavik Art Museum/Vígfús Birgisson

REYKJAVÍK ACCUEILLE LA NORTH ATLANTIC TRIENNIAL

Cette nouvelle manifestation d'art contemporain présente trente artistes issus de la vaste région entourant le cercle arctique, dont les travaux se frottent au réchauffement climatique et à ses effets.

REYKJAVÍK. C'est une première : une exposition entièrement dévolue à l'art contemporain de l'Atlantique nord. La North Atlantic Triennial a été concoctée par trois institutions de cette région, le Portland Museum of Art (États-Unis), le Reykjavik Art Museum (Islande) et le Bildmuseet à Umeå (Suède), sous la houlette d'un commissaire par pays, respectivement Jaime DeSimone, Markús Thor Andrússon et Anders Jansson. Après son inauguration aux États-Unis début 2022, et avant de rejoindre la Suède l'an prochain, «Down North» [«Plein Nord»] se déploie, jusqu'au 5 février 2023, dans l'édifice Hafnarhús du Reykjavik Art Museum.

ALARMANT RÉTRÉCISSEMENT DES GLACIERS

«L'idée, en filigrane, est de "placer" la région du cercle polaire arctique non plus "là-haut" sur la carte du monde, mais au centre du planisphère», explique Markús Thor Andrússon. D'ailleurs, les trente artistes conviés, émergents ou déjà connus, vivent tous dans cette zone géographique : Maine (États-Unis), Provinces maritimes canadiennes, Groenland, Islande, Norvège, Finlande, Suède, Danemark et îles Féroé. L'exposition «Down North» constitue ainsi un précieux instantané de la production artistique d'une région dont on ne parle souvent que de façon abstraite.

Outre une réflexion sur la société et l'histoire – notamment la colonisation des peuples autochtones et de leurs terres –, la majorité des

artistes y abordent avec force la relation entre l'homme et la nature, donc, fatalement, la crise climatique. «L'Atlantique nord connaît aujourd'hui un changement de rythme sans précédent», souligne Markús Thor Andrússon. La catastrophe climatique est une question planétaire, mais elle apparaît chez nous avec plus d'évidence : la température et le niveau de la mer augmentent, la composition chimique de l'eau se modifie, la biodiversité diminue, et des signes montrent que les courants océaniques sont déviés. Enfin, les glaciers de l'hémisphère Nord fondent à une vitesse alarmante. En Islande comme dans tout le Grand Nord, de célèbres glaciers ont disparu pour toujours. Pas étonnant que ce constat dramatique, en particulier le rétrécissement des glaciers, sourde de moult œuvres exposées.

Depuis quatre décennies, le photographe Ragnar Axelsson détaille, dans des clichés poignants aux crus noirs et blancs – dont *Terminus* –, divers «retraits» du paysage en Islande et au Groenland, aux îles Féroé et en Sibérie. Idem pour Anna Línal qui, depuis 1986, se rend régulièrement à Grímsvötn, endroit reculé du glacier Vatnajökull, en Islande, où les géologues de l'Iceland Glaciological Society ont planté leur cabane à relevés. Ses gravures sur cuivre de la série *What Was Measured When I Was on the Glacier* [Ce qui était mesuré quand j'étais sur un glacier] et un film documentent avec minutie ses pérégrinations sur la

masse gelée dont la forme mue à cause des éruptions volcaniques et de la chaleur géothermique. D'un pays l'autre, Argunnur Ýr a réuni sur une même toile, telle une métaphore, deux glaciers emblématiques – et en triste état – des hémisphères Nord et Sud, le Pia au Chili et le Skaftafell en Islande, créant un lieu qui n'existe pas, dont les couleurs quasi «sucrées» troublent, voire effraient.

Le caractère transitoire de la glace est flagrant dans une vidéo de Hans Rosenström, lequel dépose au creux de sa main un fragment du glacier Folgefonna, en Norvège, et le laisse fondre jusqu'à disparition. En confrontant deux échelles de temps, celle, compréhensible, de l'Homme, et celle, difficile à appréhender, de la Terre, l'artiste questionne notre propre vulnérabilité. Jessie Kleemann s'est fait déposer en hélicoptère sur le glacier Sermeq Kujalleq, au Groenland, pour filmer une performance intitulée *Arkhticós Doloros* [L'Arctique de la douleur], inspirée de rituels inuits et chamaniques. Or, les conditions sévères – notamment un vent à décorner les... narvals – entravent la bonne marche du tournage, rendant la prouesse triste, sinon absurde. «Les artistes de la région nordique sont de plus en plus préoccupés par la crise climatique et à l'avant-garde de cette remise en question», affirme Markús Thor Andrússon. Certes, ils raisonnent au regard de leur micro-environnement, mais leurs réflexions sont faciles à transposer dans un contexte plus large.



Ils abordent les causes et les effets du changement climatique de manière novatrice, proposent des moyens d'en contrer les conséquences négatives, ainsi que de nouvelles orientations pour l'avenir.»

«La catastrophe climatique est une question planétaire, mais elle apparaît chez nous avec plus d'évidence : la température et le niveau de la mer augmentent, la composition chimique de l'eau se modifie...»

CRÉER POUR ACCROÎTRE LA PRISE DE CONSCIENCE

Hormis l'être humain, ici ausculté à l'envi, les artistes de l'Arctique ont une observation très fine d'autres espèces vivantes. Joshua Reiman explore dans son film *Time Washes Over Us* [Le temps nous submerge] le concept de mortalité. Il a plongé, avec des biologistes marins, à la rencontre des espèces vivantes les plus anciennes au monde – palourde en Islande, oursin en Colombie-Britannique, requin au Groenland –, afin de sensibiliser à la fragilité de ces milieux naturels et de les mettre en miroir des conditions de la vie humaine. Tout comme Joan Jonas qui, dans une œuvre multimédia mixant dessins et film (*Mirror Pool/Moving Off the Land*) [Piscine miroir/Quitter le territoire], plaide pour «que l'on "rende la pareille" à un Océan qui nous donne tant depuis si longtemps». Avec *The Dog Days Will Soon Be Over* [Les jours de canicule seront bientôt finis], Bitá Razavi bouscule, quant à elle, monde physique et monde numérique, singeant des jeux vidéo à thème de chasse qu'elle débarrasse de toute arme pour laisser les animaux à leur vie sauvage, sous la houlette d'un algorithme qui prend soin d'eux.

S'il est un marqueur manifeste du changement, c'est bien l'ours polaire. Le duo Snæbjörnsdóttir/Wilson a mené, trois ans durant, un projet mi-scientifique mi-plastique autour dudit plantigrade. Le diptyque *The Edge of the World* [Au bord du monde] représente une carte de l'Islande criblée de plus de 150 pastilles dorées indiquant dates, lieux et noms des personnes ayant aperçu un ours blanc depuis 1880. Le dernier spécimen a été vu en 2016 à Hvalnes, sur la côte est. «J'en ai vu un vivant, une femelle, en 2008, à Hraun,

dans le nord de l'île», raconte Bryndís Snæbjörnsdóttir. C'est le seul spécimen que le gouvernement a voulu conserver après qu'il a été abattu. Le tandem a notamment fait un scan de l'ensemble de ses os à l'échelle 1, dont il a tiré quinze impressions façon planches anatomiques. «Notre travail est emblématique du déclin environnemental», souligne Snæbjörnsdóttir. Tout a changé en très peu de temps : auparavant, certains musées, notamment au Royaume-Uni, avaient honte de détenir un ours polaire dans leur fonds, rechignaient même à le montrer. Ceux-ci sont désormais des symboles de la crise climatique.»

Les artistes seraient-ils des lanceurs d'alerte ? «Les artistes ne sont pas des activistes», estime Markús Thor Andrússon. Néanmoins, ils développent, à travers leurs œuvres, une nouvelle façon d'accroître notre prise de conscience. Et pas uniquement sous un angle tragique. Entérinant la hausse à venir du niveau de la mer, le collectif danois SUPERFLEX immerge partiellement des sculptures ludiques en briques roses style coraux (*Aquaria*). Plus ironique, Magnús Sigurdarson conçoit des «reliques» à la gloire de l'huile de foie de morue – *In Cod-liver We Trust* [Au foie de morue nous croyons] –, potion légendaire ingurgitée par de nombreuses générations et qui symbolise aujourd'hui un monde en voie de disparition.

D'Arcy Wilson, elle, dispense sa joie communicative dans une vidéo filmée par un drone, *Fan* (*Long Run*) [Fan (Longue distance)] : en tenue pastel, elle court sur un sentier pittoresque de Terre-Neuve et crie à tue-tête son amour de la nature en agitant une bannière barrée du slogan «LUV U 4 EVR» [«Je t'aime pour toujours»]. Mais la nature n'a que faire de cette pom-pom girl gesticulante, comme elle n'a cure de notre besoin obsessionnel de vouloir tout classer. À preuve : dans *The Order of Things* [L'Ordre des choses] de Lauren Fensterstock, sorte de cabinet de curiosités anthracite truffé de coquillages géants, la nature n'a pas hésité à reprendre ses droits. Comme si celle-ci n'avait pas toujours les moyens de se rebiffer !

CHRISTIAN SIMENC

«Down North», North Atlantic Triennial, 13 octobre 2022-5 février 2023, Reykjavik Art Museum/Hafnarhús, Tryggvagata 17, 101 Reykjavík, Islande, listasafnreykjavikur.is

